

Pascal Rannou

Noire, la neige

Roman

/ Pascal Rannou — Noire, la neige / ISBN 978-2-86364-648-9

www.editionsparentheses.com

Éditions Parenthèses

En couverture :

Valaida Snow dans les années trente (photographie DR).

/ Pascal Rannou — Noire, la neige / ISBN 978-2-86364-648-9

www.editionsparentheses.com

COLLECTION PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS FINANCIER
DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR.

COPYRIGHT © 2008,
ÉDITIONS PARENTHÈSES, 72, COURS JULIEN, 13006 MARSEILLE
ISBN 978-2-86364-648-9 / ISSN 1279-7650

I

Chattanooga... Pitchipöi... Chattanooga... Pitchipöi... J'entends le bruit du train dans ma mémoire. Les pistons, les soupapes et les tuyaux de forge de la locomotive. Chattanooga... Pitchipöi... J'entends le bruit du train qui a rythmé ma vie. Et l'œil de la locomotive illumine la nuit, traverse les collines, serpente autour des lacs. J'ai six ans. Penchée à la fenêtre, je respire les parfums de la nuit, l'été, dans la montagne. L'odeur des pins, des fleurs et des prairies, odeur de liberté. Ma' passe une main dans mes cheveux crépus. « Il est temps de dormir, tes sœurs dorment déjà. Demain tu danseras, c'est promis. Tu montreras aux gens les pas que tu sais faire. » Chattanooga... Pitchipöi... Je repose la tête sur le bras de Ma'. Je me sens bien, la nuit. La nuit est noire, comme moi, on peut s'y réfugier, se confondre avec elle. La nuit est belle comme Ma', qui est pourtant plus noire qu'elle, plus noire que moi. Chattanooga... Pitchipöi... J'entends le bruit du train qui m'emmène au pays de l'éternel hiver. Quand ils m'ont arrêtée, je n'ai pas su pourquoi, et je suis dans ce train, coincée entre une paroi et des femmes de tous âges, qui gémissent et qui pleurent, qui étreignent leur enfant. Un vent cruel siffle par la lucarne, des barbelés rayent le ciel qu'éclaire une lune froide. Un peu de paille, un seau qui passe et qu'on renverse, on est souillées. Comment dire à cette mère que l'enfant qu'elle serre est mort depuis longtemps, elle ne me croirait pas.

Chattanooga... Pitchipöi... Le train souffle et ahane, les étincelles font des étoiles dans la nuit qui a tué les siennes. J'en ai connu des trains de nuit, de Boston à San Francisco, de Paris à Moscou, des avions, des bateaux, des limousines blanches... et la caravane du cirque de Pa', traînée par des chevaux, puis par de vieilles voitures retirées de la casse... Chattanooga... Pitchipöi... Mes souvenirs

s'embrument et je voudrais dormir. Il fait froid, sur ces planches. Je ne peux pas dormir, mes voisines me gênent, ronflent, claquent des dents, me labourent les côtes. Ma' passe une main dans mes cheveux bouclés. Au loin, le train mugit son rythme de fox-trot. Je voudrais bien dormir, mais je ne le peux pas. Pourquoi suis-je si morte ? Je suis morte deux fois, sous les coups, les brimades, le travail et la faim, et je suis oubliée. Rappelez-vous de moi. Chattanooga... Pitchipoi... Le train dansait le jitterburg dans les Smoky Mountains, il est devenu fou dans les plaines de Silésie.

II

« Lavaida !... Non, Alvaida !... Zut, Valaida !... » Trois frimousses pouffent de rire et se cachent derrière leurs pupitres relevés. Maîtresse n'en peut plus. « Bon sang ! A-t-on idée de donner à trois sœurs des prénoms si semblables ! Je m'y perds, moi ! Lavaida ! » Le pupitre se baisse et l'aînée apparaît, joli visage long et bien dessiné, petit nez mutin et tresses bouclées.

« Oui, m'dame !

— Viens donc me faire cette division, que les autres comprennent ! »

Le groupe se tait, car Lavaida est la plus avancée, et son intelligence impose le respect. L'école est une baraque de planches et de tôles, située dans les bas quartiers de Chicounago, faubourg de Chattanooga. C'est même curieux qu'il y ait une école. Quand elle a ouvert, les blancs du coin ont haussé les épaules : « Une école pour nègres ! Ça sert à rien, sont incapables d'apprendre à lire... tout juste bons à tapiner et à brailler leur damné blues », a érucé Jim Crow. Sûr que si les blancs avaient dû cracher au bassinet, il y aurait eu des manifs, et même des lynchages. Mais l'école est financée par un couple de philanthropes, des blancs, Mr et Mrs Lawson, un pasteur presbytérien et sa femme qui se sont un peu enrichis en étant les premiers, dans le Tennessee, à proposer des spectacles de cinéma ambulants. Le public se rassemble dans ces granges qu'on appelle *Odeon Nickel*, puisqu'on y entre pour quelques sous, et assiste le plus souvent debout aux projections. Les plus chanceux s'asseyaient sur des bottes de paille, les enfants s'accroupissaient au premier rang. Vers 1910, le cinéma est encore balbutiant, mais le public en raffole. Le pasteur noir, Mr Cooke, et parfois aussi Ma', quand les tournées familiales lui en laissent le temps, accompagnent au piano les images muettes :

films burlesques ou sentimentaux, actualités ou dessins animés. Quand Ma' joue, on a le droit d'y aller. On est accroupies auprès d'elle, et le rythme sautillant des ragtimes nous ravit.

Ma' est une petite-fille d'esclaves. Elle a été bonne dans une maison plutôt correcte de Chattanooga, la famille Beauregard, d'origine française. Le maître, qui dirigeait une usine hydraulique, avait tenu à ce qu'elle sache lire, compter et même parler français. De plus, comme elle écoutait les leçons de piano que sa maîtresse faisait donner à sa fille, Ellen, Ma' l'avait appris en même temps qu'elle. Les deux filles sont devenues amies. Miss Beauregard est un peu jalouse du talent de sa copine : celle-ci connaît des airs de ragtime alors qu'Ellen joue à grand-peine des valse, des mazurkas et des quadrilles, les yeux rivés à la partition, et sans jamais quitter la raideur cérémonieuse qu'on lui a inculquée. Ma' sait lire, mais elle préfère jouer de mémoire *Tiger rag* ou *High Society* comme elle les a entendus jouer dans les bastringues qui peuplent la rue où habite notre famille. Elle parcourt cette rue tous les samedis, sans entrer dans les endroits peu respectables pour les filles, et comme ça elle entend les pianos jouer les dernières partitions de Scott Joplin, les chanteurs de blues pleurer leur misère et les trompettistes rugir ou miauler, selon l'inspiration. Une fois rentrée à Victory House, la maison de ses maîtres, elle rejoue ce qui lui est tombé dans l'oreille.

« Etta, tu me désespères, dit Ellen. Comment peux-tu jouer si bien ?

— C'est le feeling, Miss Ellen... Ça ne s'apprend pas...

— Mais tout peut s'apprendre ! Mon professeur me l'a dit !

— À moins d'être noir, on ne peut apprendre le bon jazz, Miss...

Oh ! pardon, j'ai dit un gros mot... »

Le mot *jazz* est grossier et ne doit pas être prononcé dans la bonne société, et encore moins devant une dame. Il évoque l'union sauvage des corps, dans la fournaise de l'été, la sueur et les cris de l'amour...

« Mais je veux bien devenir noire, Etta, si c'est pour jouer comme toi !

— Je ne vous le conseille pas, Miss Ellen. La vie des noirs n'est pas toujours facile, vous savez... »

Mais cette idée a trotté dans la tête de Miss Ellen, qui, un jour, osa faire quelque chose de si audacieux que Ma' le racontait toujours avec émotion. Décidément intriguée par ces quartiers noirs où une jeune fille de bonne famille comme elle n'avait pas le droit d'aller,

Ellen s'était tartiné le visage et les mains de cirage pour y aller incognito. Elle avait emprunté la route poussiéreuse qui descend vers le lac Chickamouga, une rue sans nom flanquée de pauvres maisons de planches. Sur les terrasses, les gens voyaient, interloqués, passer une petite négrillonne vêtue comme une princesse.

« Comment ça, Ma', vêtue comme une princesse ?

— Ben oui, Valaida... Elle n'avait pas de vieilles nippes à se mettre... Ses habits de tous les jours étaient luxueux pour des noirs. »

C'était le dimanche, car Ellen savait qu'elle avait ce jour-là une chance d'entendre les noirs désœuvrés chanter sur le seuil des maisons. Mais le problème était qu'à son passage les violons de fortune s'arrêtaient de grincer, les guitares interrompaient leurs accords... Les dés à coudre qui grattaient les planches à laver restaient suspendus... Le soleil tapait dur, et le cirage dégoulinait sur les joues de la pauvre apprentie *minstrel*... Elle se vit bientôt entourée d'une haie de curieux incrédules, d'enfants en haillons, de vieilles qui tiraient sur leur pipe en maïs ; d'ouvriers pieds nus, le chapeau défoncé et les bretelles tenant à peine des pantalons aux couleurs oubliées... Affolée, elle se mit à courir, prit au hasard une ruelle dans le dédale du bidonville et se retrouva sans le vouloir dans le quartier chaud de Chicounago — celui des coupe-gorge et des tripots sordides, des bordels et des bistros où le *moonshine* coulait à flots...

« C'est quoi le *moonshine*, Ma' ?

— Un whisky de mauvaise qualité, Lavaida, un vrai tord-boyaux...

— Et un bordel, qu'est-ce que c'est ?

— Hum... Tu sauras ça plus tard, Valaida. C'est un vilain endroit pour les jeunes filles. »

Donc, Ellen marchait... et voilà qu'elle entend une voix de femme chanter une mélodie... Elle ne sait pas nommer cela du nom de blues, mais elle croit que des anges la guident, et elle se précipite dans une autre ruelle, d'où cette voix irréaliste semble venir...

« Est-ce que c'était un ange, Ma' ?

— Euh... Non, pas vraiment. Une femme de mauvaise vie, qui attirait le client en chantant. Elle travaillait dans un cabanon construit au flanc d'un saloon.

— Mais quel genre de travail faisait-elle ?

— Eh bien, Alvaïda... Elle fait des câlins aux hommes, mais pour de l'argent. Ce n'est pas un beau métier.

— Mais si elle faisait du bien, c'était peut-être un ange, insiste Lavaida...

— Euh... Tu as raison. Après tout, c'était sûrement un ange. Vu la vie qu'elle menait, elle a sûrement mérité du Seigneur.»

Ellen ne comprend pas pourquoi cette femme chante en pleine rue une chanson qui parle de mari lointain, d'enfant perdu et de bonheur passé... Elle croit avoir enfin trouvé la source musicale où son amie Etta s'abreuve. Elle se dirige vers la négresse :

« Madame, pouvez-vous m'apprendre à chanter ?

— Que fais-tu là, mignonne ? À ton âge ?

— Je voudrais apprendre à chanter comme vous...

— Oh ! Mais le blues n'est pas fait pour une jolie fille comme toi... Hum... Mais qu'est-ce qui dégouline sur ta robe ? » La femme se penche sur le visage d'Ellen, et sa poitrine lui écrase le visage.

« Mais... C'est du cirage... Tu es blanche ? Et que fais-tu dans ce quartier ? »

Des curieux commencent à entourer le duo, et certains ont l'air un peu bizarre. La chanteuse comprend vite ce que risque Ellen, l'entraîne à l'écart et la fourre dans son cabanon en criant à l'intention des voyeurs : « Fichez le camp ! C'est une blanche, il faut appeler la police ! »

Mais la nouvelle qu'une Cendrillon grimée parcourt le ghetto noir de Chattanooga s'est vite répandue... et arrive bientôt à la maison d'Etta. Celle-ci accourt, et délivre Ellen que la putain au grand cœur avait soustraite à la curiosité malsaine des habitués du quartier réservé. Bras dessus, bras dessous, les deux amies s'en vont en courant et regagnent la maison d'Etta où on la lave, la bichonne, où on la rend à sa blancheur originelle... Plus tard, on en rira, malgré la scène que feront ses parents à Ellen. Plus tard, on en fera une chanson aussi, qui sera fredonnée dans la rue aux lanternes rouges. L'ange entartiné de noir deviendra une légende, et beaucoup assureront l'avoir vu quand elle descendit de son nuage pour frapper à la porte des filles perdues... Ensuite, Miss Ellen vivra plus protégée, entre ses soirées dansantes et ses concours de bingo pour œuvres de charité. Elle fréquentera la meilleure école de Chattanooga et elle épousera un riche héritier de l'industrie locale. Quand on évoquera devant elle son escapade dans les rues chaudes, elle fera semblant d'en rire : « Comment ai-je pu m'extasier devant ces voix rauques et si peu féminines ? » Mais, dans le fond, émue, elle se rappelle la sollicitude de la négresse et sa voix

bouleversante... Elle garde ça pour elle, et la belle société n'en sait rien.

Mais elle a bien pleuré, le jour où Ma' s'est fait marier par un saltimbanque de passage... J'en parlerai plus tard. Ma petite école accueille donc les enfants des noirs et des blancs désargentés. Mrs Lawson est gentille, mais un peu dépassée. Les trente élèves de la classe unique sont d'âges et de niveaux très différents, et tout ce petit monde s'agite beaucoup. Elle veut nous apprendre à lire, à compter, nous inculquer un peu de religion, mais aussi de cuisine et de couture. Tout cela doit faire de nous de beaux partis, plus tard, «quand la ségrégation aura disparu et que de jolies noires comme vous pourront épouser légalement des princes charmants tout blancs», dit-elle en nous regardant. Sans doute rêve-t-elle un peu. Papa est blanc, c'est le seul papa de l'école qui soit marié avec une noire. Sûr que c'est le prince charmant de Ma', mais ça ne nous rend pas la vie plus facile.

En fait, on vient d'une autre école, du centre de Chattanooga, qui nous a renvoyées très vite. Papa était allé nous inscrire. Mes sœurs et moi sommes très claires de teint et, malgré nos cheveux frisés et nos fesses cambrées, on peut passer pour de petites blanches que le soleil du Tennessee aurait un peu brûlées. La directrice nous avait accueillies dans son bureau, sous la photo du président Taft.

«Mr Snow... Dois-je comprendre que vous êtes comédien ambulancier ?», demande-t-elle d'une voix pincée. Papa n'en mène pas large.

«Euh... Oui, m'dame. Je dirige un petit *Carnival Show*, qui se produit de ville en ville, essentiellement dans le Tennessee...

— Ce n'est pas une profession très sérieuse... Je crains que cela n'entache la réputation de notre établissement.

— Vous savez, m'dame, notre troupe est parmi les plus sérieuses... pas de *medicine man* ni d'avaleur de feu, pas de charmeur de serpents ni de strip-tease...

— Oh ! Voyons, Mr Snow, ne prononcez pas ce mot devant vos enfants !

— Pardon, m'dame. Bref, on fait surtout de la musique, de la danse, on montre des animaux...

— Bon. Et que fait votre épouse ?

— Elle travaille avec nous, et elle accompagne en ce moment la troupe à Jasper.»

Il mentait, mais il savait très bien que la directrice nous aurait refusées, si elle avait vu Ma'.

« Mais pourquoi des prénoms qui se ressemblent tant ? Vous allez mettre les enseignantes au supplice !

— Une fantaisie de mon épouse, m'dame... Elle a baptisé Lavaida notre aînée. Pour elle, c'était la plus belle fille du monde, et Lavaida, c'était le plus beau prénom du monde. Quand la deuxième est venue, elle n'a pas voulu lui donner un moins beau prénom, et ça a été Valaida... même chose pour la troisième, Alvaïda.

— Vous êtes des originaux ! Des artistes ! Enfin, il faut de tout pour faire un monde... »

On avait donc été admises. Mais, quelques semaines plus tard, la directrice nous avait convoquées. Un vrai tribunal, où siégeaient son adjoint et une enseignante. Froide comme une sorcière, elle avait feulé :

« Lavaida, Valaida, Alvaïda Snow : ne me cachez rien. Votre mère est noire. Vous êtes donc des mulâtres.

— Des négresses qui s'appellent Snow ! avait ricané l'adjoint. On en rirait, si votre père ne nous avait pas trompés ! »

Comment la directrice l'avait-elle su ? Trois semaines après la rentrée, on avait dû préparer un petit spectacle en l'honneur d'une institutrice qui partait en retraite. Moi et mes sœurs, nous nous étions proposées pour chanter des airs harmonisés qu'on interprétait parfois en début de spectacle, sous la tente du show paternel. Après la chorale et les déclamations de poésie, on avait donc chanté un gospel de notre cru... en y mettant du rythme, en balançant les hanches et en frappant dans nos mains, comme à l'église de Chicounago, quand le pasteur Cooke invitait l'assemblée à lui répondre. Notre prestation avait époustoufflé l'assistance et nos camarades de classe avaient, elles aussi, frappé dans leurs mains. Certaines nous aimaient bien. Mais les dames de la bonne société étaient scandalisées de voir de jeunes enfants se trémousser de manière si lascive. De plus, on faisait de l'ombre à leurs filles, car on était très bonnes en classe. On parlait toutes un peu français, grâce à Ma', et ça épatait drôlement les petites bourgeoises, qui avaient bien du mal à apprivoiser un accent si différent de leur anglais nasillard. C'était l'occasion de se débarrasser de nous.

On avait donc dû quitter l'école sous les huées de certaines élèves jalouses. Et à Chicounago, plus d'escalier en marbre ni de pupitres blancs, plus de grandes baies vitrées surplombant les pelouses bien tondues... Une classe unique, une baraque que le vent menaçait parfois d'enlever, de la peinture écaillée, un vieux poêle qui, l'hiver,

crachotait sans chauffer, un toit de tôle sous lequel on rôtissait l'été... Mais on s'amusait bien, et on aimait apprendre. On chantait tous les jours. Notre petite chorale donnait des petits récitals dans le quartier, on nous jetait des pièces pour acheter du matériel scolaire. Ma' jouait du piano, parfois je prenais le violon, et mes sœurs se mettaient aux percussions. Toutes les petites élèves avaient la même robe à carreaux et la collerette de dentelle, pour éviter que les plus pauvres n'exhibent leurs haillons. Il y a là Twiggy, Rebecca et Zoe, dont les parents fabriquent des cigares, ramassent le coton ou vendent des fruits au marché. Elles ne savent pas toujours qui est leur père, d'ailleurs, et leur maman s'absente parfois la nuit. On se retrouve le dimanche, pendant le culte qu'anime le pasteur Cooke, dans l'église réservée aux noirs, qui est aussi en bois. L'église en pierres, c'est pour les blancs. Mais la nôtre vibre de toutes ses planches quand le pasteur interpelle les fidèles, qui répondent en claquant des mains, chantent et se roulent par terre sous les assauts de l'orgue... Il y en a qu'on a vus voler, m'assure Twiggy, et parfois même les morts battent la mesure dans leur cercueil...

III

L'été, Ma', mes sœurs et moi accompagnions papa en tournée, dans l'est du Tennessee, un peu dans le Texas et la Georgie. Comment s'étaient-ils connus ? Pa' était d'une famille de sept enfants, et son père, qui voulait être éleveur, avait acheté des terres arides sur le plateau du Cumberland. Il avait très vite dû vendre sa ferme à bas prix et se louer comme métayer. Il avait dit à ses enfants de se débrouiller. Comme John Snow jouait plutôt bien du banjo, de la guitare et de l'harmonica, il avait trouvé du boulot dans un *Carnival Show*. À la mort du directeur, qui l'avait pris en amitié, il lui avait succédé. Ce show s'installait deux ou trois jours dans les villages perdus, attendu par les fermiers, dont c'était la seule distraction... La tente s'élevait dans un terrain vague, et les gens venaient applaudir Terry Witford, le clarinettiste ventriloque, Roy Cox, le nègre albinos, batteur virtuose, avaleur de feu et boute-en-train accompli, mais aussi le Dr Robbins, notre *medicine man*, qui vendait des fioles de liqueur susceptibles de guérir toutes les maladies connues, et même les autres. Ce genre de charlatan était mal vu par les shérifs, car il leur arrivait de guérir les patients de manière radicale, puisqu'ils finissaient au cimetière... Aussi était-ce pour cela que papa avait menti à la directrice de l'école, quand il lui

avait juré que son show ne présentait pas de *medicine man*. Mais il n'aurait pas pu s'en passer : les gens en redemandaient, mi-amusés, mi-crédules. Des complices se tenaient dans l'assistance, et quand le Doc présentait le médicament irrésistible contre la dysenterie ou la cirrhose du foie, il faisait venir son compère, Scruffy Joe... Plié en deux et mimant la douleur, il avalait cul sec la fiole de potion... et s'en retournait en courant vers le public conquis. Le spectacle prenait parfois un tour plus coquin :

« Et bien maintenant, je m'adresse aux messieurs qui auraient quelque mal à... disons le franchement, à honorer leur tendre épouse... » Les femmes gloussent, les hommes rient plus grassement. Avec sa barbiche blanche et ses lorgnons, le Doc ressemblerait à un vrai professeur en chaire, ne seraient son costume élimé et son chapeau cabossé.

« Voici donc le remède imparable contre les ennuis de ce genre ! Un produit miracle qui nous vient tout droit de France, pays des chauds lapins ! » Les péquenauds écarquillent les yeux. Le Doc les parcourt du regard en les montrant du doigt. « Allons ! Y aura-t-il dans notre aimable assemblée, un homme assez courageux pour avouer des pannes de ce genre ?... » Les spectateurs montrés du doigt baissent évidemment le nez, jusqu'à ce qu'un d'entre eux se lève :

« J'ai p'têt un p'tit problème à ce niveau... »

— Bravo ! Enfin quelqu'un qui n'a pas peur d'avouer une infirmité passagère. » Scruffy Joe, car c'est lui, absorbe le produit et, quelques minutes après, redresse d'un geste habile le concombre qu'il avait caché dans son pantalon. « Regardez ça ! merci, doc, vite dites-moi où est le bordel ! » Et le comparse de décamper vers la sortie sous les rires admiratifs de la foule...

Papa montrait aussi un *minstrel show*. Les blancs de la troupe se grimaient en noir et contrefaisaient la diction et les gestes de pauvres noirs bêtas, bègues et voleurs de poules, qui exécutaient leurs clowneries en chantant la célèbre chanson de Jim Crow, ce vieil esclave infirme du siècle dernier, à Louisville, qui avait pris le nom de son maître, et qui chantait en sautillant : « *Wheel about, turn about / Do jig so / And every time / Wheel about / Jump Jim Crow...* »¹ Pa' nous avait raconté cette histoire. Un certain Tom Rice, qui faisait du théâtre à Louisville, avait rencontré ce pauvre gars dans l'étable où il gardait ses chevaux,

¹ « Tourne, vire, / Vas-y, danse bien la gigue / Et chaque fois / Tourne, / Saute Jim Crow... »

et l'avait entendu chanter cette rengaine. Il l'avait reprise, et ç'avait été un triomphe chez les blancs... Jim Crow était devenu l'incarnation du raciste de bas étage et, plus largement même, de tous les États du Sud. Alors, on devait finir le spectacle par cette scène. C'était un peu triste, mais il fallait faire ce genre de concessions au public du vieux Sud. Ensuite venaient un numéro de claquettes, des saynètes de vaudeville. Le petit orchestre du show lançait des mazurkas et des valse irlandaises, des couples se formaient et les cow-boys du coin dansaient avec leurs femmes ou avec une fille ramenée du saloon. Un jour, Roy Cox voulut apprendre à danser à la femme d'un fermier. Celui-ci, aviné, le bouscula :

« Dis donc, négro... depuis quand un sous-homme de ton espèce s'avise-t-il d'inviter une femme blanche à danser ?

— Euh... elle avait l'air de vouloir apprendre, m'sieur...

— C'est vrai, chéri... Ce noir ne faisait rien de mal, il me montrait les pas... »

Mais l'hurluberlu ne veut rien savoir, il ameute ses copains. L'un d'entre eux brandit un fer à castrer :

« On va les lui couper ! Ça lui servira de leçon ! »

Roy blêmit, Pa' veut s'interposer. Il y a quelque temps, c'est ce qui est arrivé à un musicien noir, à Knoxville. Voulant faire du gringue à une blanche, il a franchi la corde qui coupe en deux les dancings : une partie pour les noirs et l'autre pour les blancs. Le pauvre, après son châtement, est mort des suites de l'hémorragie.

C'est alors que Pa' a une idée géniale :

« Voyons, messieurs... Vous faites erreur. Mon ami Roy Cox n'est absolument pas noir : c'est un blanc de pure race.

— Tu te fous de nous, John... Vise un peu ses lèvres et ses cheveux...

— Je vous fais remarquer que ses lèvres et ses cheveux sont plus blancs que ceux du plus blanc d'entre vous, mes amis... »

Il est vrai que le cuir tanné des péquenauds menaçants qui entourent les membres de la troupe les fait plus ressembler à des Mexicains qu'à des Européens de souche... Comme ils sont imbibés de *moonshine*, ils ne trouvent pas d'argument.

« Hum... c'est vrai, dit le mari insulté en passant le doigt sur la joue de Roy, ce n'est pas du fard...

— Vous voyez bien, messieurs, dit papa, triomphant, qui balance en l'air son chapeau stetson. Que la fête continue ! Et c'est moi qui vais faire danser madame... »

On l'a échappé belle. Des incidents de ce genre ne sont pas rares, et les shérifs guettent la moindre incartade pour faire déguerpir sur-le-champ les shows générateurs de troubles.



Les noirs ont le droit d'assister au spectacle, dans un coin réservé du chapiteau. Et un soir, Ma' s'y trouvait, accompagnée d'Ellen, qui lui avait offert cette sortie. Pa' était, paraît-il, particulièrement brillant, ce soir-là, dans son costume de maître de cérémonie. Après les spectacles de foire habituels et les boniments de Doc, l'orchestre s'était réuni pour faire danser les gens. Pa' était bien entouré, avec, outre Roy Cox et Terry Witford, dont j'ai déjà parlé, Gus Wayman à la contrebasse, et Uncle Redfeet, authentique Cherokee, à la trompette. Au clavier, en revanche, personne : le petit piano droit auquel jouait d'habitude Scruffy Joe était vide. Une fiole ne passait pas, et le pauvre cobaye vomissait alors ses entrailles sous la tente des chevaux...

Pa' avait alors demandé si un membre de l'assistance pouvait tenir le piano... Et Ma' s'était levée, à la stupéfaction de tous. « Une négresse, jouer du piano ? Ces gens-là ne peuvent que hennir dans une trompette... Ou gratter un violon en carton... Ou souffler dans une cruche cassée... » Mais Pa' avait accepté, et cette jolie fille souriait tellement que ses dents si blanches sur sa peau si noire la faisaient ressembler à un piano vivant qui n'attendait qu'un signe pour exprimer sa joie. Il lui avait tendu une partition de polka, et hop ! tout le monde en piste... Ma' assurait bien le tempo et mettait tout le monde en place. Mais plus la musique avançait, et plus elle lui imprimait un rythme qui n'était pas franchement celui de la polka... Les couples de fermiers essayaient de faire le pas, mais l'esprit du ragtime contrariait la rectitude de cette danse. Ma' fit un break et, sur un signe de Pa', les musiciens se lancèrent dans une improvisation collective dont seuls les orchestres de La Nouvelle-Orléans avaient, à l'époque, le secret. Uncle Redfeet et Terry Witford avaient travaillé en Louisiane avec Buddy Bolden et Manuel Perez avant d'échouer dans le Tennessee et d'y être embauchés dans le show de papa. Ma' les amenait enfin à jouer la musique qu'ils aimaient, mais dont les fermiers blancs n'avaient pas la moindre idée. En tout cas, les pauvres étaient perdus. La gymnique polka se perdait dans les syncopes du jazz. Peu à peu, tout le monde s'arrêta, furibond... Mais la bonne musique adoucit même les mœurs de Jim Crow. Les danseurs devenus spectateurs se mirent à dodeliner de la tête, et à

frapper des mains, surtout quand l'orchestre déchaîné enchaîna à la suite *Avalon* et *Muskrat Ramble*... Pour la première fois, ce coin de ciel du Tennessee résonnait d'accents *jazz*.

Ma' n'allait plus quitter Pa'... Les Beauregard regrettèrent son départ, fiers en même temps qu'elle ait appris, grâce à eux, la musique qui l'émancipait. Elle allait suivre Pa' en tournée jusqu'à notre naissance — une fille tous les deux ans : Lavaida en 1901, moi en 1903, Alvaida en 1905. Quand on était petites, elle restait à la maison ou nous confiait à notre tante, Gertrude, qui avait pris sa place à Victory House. Mais épouser Pa' n'avait pas été chose facile... L'union des races était un délit, à l'époque, et plus grave encore était de donner naissance au fruit « dégénéré » de telles unions... Le pasteur Lawson les avait mariés en secret, mais la noce s'était tout de même déroulée dans la joie, sous la tente du show, hissée dans un terrain vague pas loin de Chattanooga. De nouvelles partitions étaient venues de La Nouvelle-Orléans, Uncle Redfeet et ses compères s'en étaient donné à cœur joie. La bière et le *moonshine* coulaient à fûts et à flots, les invités s'étaient bâfrés de riz aux haricots rouges et de *chitlin*², de galettes de maïs cuites sous la cendre et de tartes aux airelles... Les bluesmen du ghetto avaient amené leurs instruments de fortune : batterie-poubelles, planches à laver, cruches et contrebassines, peignes musicaux, kazoo et guitares bricolées... Et on reprenait les refrains. C'était autre chose que Jim Crow : « *No use running, hold on your hand / I can get a woman any time you get a man / Since you've gone and left me / I'm sitting on the top of the world*³... » Le lendemain, on avait tous la gueule de blues.

IV

Un jour, je rentrais de l'école un peu plus tard que d'habitude, Mrs Lawson m'ayant retenue parce que j'avais été bavarde. Le vent soufflait dans les érables, les nuages couraient, et j'avais envie de les suivre, de grimper sur leur dos pour m'en aller loin, très loin, là où les races n'existent pas, où on peut s'amuser avec un enfant de n'importe quelle couleur... et soudain une série de visions m'a assaillie, sans

² Tripes de porc.

³ « Pas la peine de courir, / Tiens ta propre main (autrement dit "Ne compte que sur toi") / Je peux avoir une femme chaque fois que tu as un homme, / Depuis que tu es partie et que tu m'as quitté, / Je suis assis sur le toit du monde... »

crier gare. Je les ai vues défilier devant moi très vite. J'ai vu une pièce immense où s'allongeait le corps de quelqu'un que je devais connaître, mais dont le visage me restait caché. Puis une route interminable, serpentant dans les collines et entourée de buissons rachitiques... Et encore Ma' et mes sœurs au milieu d'une pièce, s'engouffrant chacune dans une porte différente, pour ne plus se revoir... Un train qui passe et que j'attrape au vol... Une trompette en or qui me tombe du ciel... Des rumeurs de triomphe... Une mer orageuse, qui s'ouvre devant moi et m'aspire... Un feu immense, qui avale des enfants et recrache des anges... Une clocharde balafrée qui mendie dans la rue... et d'autres encore, très vite et de plus en plus mélangées. J'ai dû m'asseoir sur le bord de la route, sonnée par tous ces flashes qui s'étaient succédé en cascade... et malgré mon jeune âge, je me suis dit que c'était là les épreuves que je devrais franchir avant d'aboutir à la paix. Je suis rentrée chez moi et je me suis couchée en prétextant des maux de ventre.

Nous avons connu en famille quelques années heureuses. Certains soirs d'été, quand les chevaux étaient fourbus, et qu'on avait assez d'argent, Pa' nous emmenait en tournée par le train qui s'époumonait dans les vallées, entre le Cumberland et les Smoky Mountains. On se penchait à la fenêtre et on humait les senteurs de juillet, des magnolias et des jazzodendrons. Le train s'arrêtait à la demande dans de petites gares, on montait la tente, et le Doc vantait toujours ses élixirs, mais seul cette fois : la dernière lotion capillaire qu'avait essayée Scruffy Joe lui avait tant labouré le crâne qu'il était parti en courant, sans demander son reste. Mes sœurs et moi jouions un numéro de tap-dance sous le nom des *Snow Gold Dust Twins*. On jouait de pas mal d'instruments, et c'est là que j'ai réussi à taquiner la trompette, à l'insu de Ma' qui ne trouvait pas ça *lady-like* : « Voyons, Valaida... La trompette est un instrument pour les hommes ! Elle exige du coffre, des lèvres d'acier... Rien de plus disgracieux qu'une femme qui souffle là-dedans et s'abîme les joues... »

C'est mon copain Uncle Redfeet qui m'en a prêtée une : « La sagesse cherokee dit qu'il ne faut pas brider les jeunes passions qui lèvent, si elles bonifient l'être humain », fait-il gravement. « Si tu veux jouer, tu joueras, et tu les épateras ». Mais je n'ai pas de méthode, et j'invente des doigtés inédits, en trouvant les notes à l'oreille... Un jour, j'entre dans la cuisine en jouant *Old Man River*. Pa' n'en revient pas : « Je croyais que c'était Uncle Redfeet ! » Dès lors, je m'intègre complètement au spectacle et je quitte l'école, après avoir appris ce

qu'il faut pour me débrouiller dans la vie. Mrs Lawson n'est pas d'accord : « Voyons, John ! Valaida est douée... Il faut qu'elle poursuive ses études ! La vie de cirque ne convient pas à des jeunes filles... »

— Quelles études pour une bâtarde, Mrs Lawson ? Vous savez bien qu'elle n'aurait jamais de diplôme. Vous avez entendu parler de Will Marion Cook, le jeune violoniste virtuose qui est allé prendre des cours en Europe avec Dvorak ? Ici, on l'a refusé au Conservatoire... » Mrs Lawson reste coite, et il y a de quoi. Bonniche, pute ou chanteuse : voilà à peu près les destinées qui s'ouvrent à une jeune femme noire, dans l'Amérique démocratique du début du xx^e siècle. Autant choisir la troisième voie...



Vers 1915, les jazzmen commencent à gagner les terres du nord. Le Mississippi en charrie les accords sur son sillon, colportant les musiciens ambulants à bord des *riverboats*. Le public de nos soirées réclame moins de mazurkas et de valse irlandaises, mais pour épater Jim Crow, il faut quand même faire l'imbécile. Sous le chapeau, Uncle Redfeet tire le calumet de la paix avec Gus, déguisé en capitaine de cavalerie. Je sonne du clairon et Redfeet, intrigué, s'en empare, semblant croire qu'il s'agit d'un autre calumet. Il y souffle, en tire des couacs, puis se met à jouer *Way Down Yonder New Orleans*. Le capitaine danse alors le jitterburg et le public rit grassement.

Pour impressionner les gens, les musiciens déploient des trésors d'intelligence et inventent des bêtises inédites. Roy Cox joue de la batterie en fixant les baguettes derrière ses oreilles à l'aide d'une ficelle, puis en se les fourrant dans les narines. Il saigne, mais ça fait rigoler, et il rit lui aussi. Uncle Redfeet fait hennir sa trompette. Gus frappe les cordes de sa contrebasse, mais rien n'en sort. Perplexe, il fouille à l'intérieur de la caisse et en sort les objets les plus invraisemblables : un poireau, une montre à gousset, des menottes, et même... un petit singe, nommé Skrontch, qui cogne sur les cordes et en tire des sons acceptables. Terry joue de trois clarinettes en même temps avec un verre d'eau sur la tête. Parfois, il remplace le bec par un kazoo, et les sons qu'il en tire intriguent les spectateurs. Ventriloque, il feint de dialoguer avec son instrument :

« Pourquoi ne veux-tu pas jouer aujourd'hui ? »

— Il fait trop soif ! Une pauvre clarinette comme moi a besoin de carburer au whisky ! »

Postlude

Noire, la neige a pour base l'existence avérée de Valaida Snow, chanteuse et trompettiste de jazz, née à Chattanooga en 1903, décédée à New York en 1956.

Passionné de jazz depuis de longues années, j'ai découvert le personnage de Valaida Snow en feuilletant le *Dictionnaire du jazz* de Philippe Carles, André Clergeat, et Jean-Louis Comolli (1988). La notice que lui consacre Daniel Nevers nous apprend que Valaida avait deux sœurs, prénommées Lavaida et Alvaida, et qu'elle apprit très tôt la trompette. Devenue célèbre, elle sillonna le globe et se trouvait en Scandinavie au début de la Seconde Guerre mondiale. Elle aurait été alors livrée aux nazis par la police suédoise, et déportée. En fait, c'est au Danemark, où Valaida était en tournée, et non en Suède, pays neutre, qu'elle fut, peu avant l'invasion de ce pays par Hitler, arrêtée sous prétexte de vol et de détention de drogue, puis internée à Wester-Faengle, un camp de concentration proche de Copenhague. Mais le chef de la police de la capitale danoise était un fan de jazz... et, grâce à lui, elle fut échangée contre un espion allemand. Elle reprit sa carrière aux États-Unis, où elle mourut après un dernier concert au Palace Theater de New York, le 30 mai 1956.

De son côté, dans la notice du double disque *Valaida Snow, Queen of Trumpet and Swing*, Sherman Yellen indique qu'elle est née de John Snow, un « showman » blanc, et de son épouse Etta, professeur

de musique et diplômée de l'Université Howard. Etta lui aurait appris une dizaine d'instruments de musique, dont le violon, le piano et la trompette, ainsi que plusieurs langues et styles de danse. Yellen lui attribue une sœur nommée Lavaida, et un frère nommé Arvada... J'ai, quant à moi, adopté l'option proposée par Daniel Nevers, le trio Valaida/Alvaida/Lavaida me paraissant à la fois original et émouvant.

Toujours selon Yellen, la famille Snow doit subir un racisme permanent, les unions mixtes étant illégales, et plus encore les unions fertiles en métissages! Avec Lavaida, Valaida forme bientôt le duo *Snow's Gold Dust Twins* pour le show familial, qui empruntait le circuit TOBA du Sud profond. Mais, suite à un différend salarial, l'homme-éléphant du cirque paternel abat John Snow... Etta s'enfuit à Washington, où Valaida achève ses études. Elle a, à 14 ans, une liaison avec le danseur King Nappy Brown.

Valaida se fraye alors un chemin dans le spectacle, en persistant à jouer de la trompette — ce qui est mal vu, à l'époque, pour une femme. Elle danse, à New York, dans les revues *Holidays in Dixieland* et *Follow Me*. Noble Sissle et Eubie Blake la remarquent et l'engagent dans *In Bamville*, puis dans *Chocolate Dandies*, *Shuffle Along* et *Rhapsody in Black* en compagnie d'Ethel Waters — avec qui elle se fâche. En 1926, elle joue dans la revue de Will Master, fait scandale en s'habillant en homme, s'envole avec Jack Carter pour Shanghai, où elle aurait appris à parler chinois aussi bien que les autochtones... Elle y rencontre Lord et Lady Sassoon, qui l'invitent à Londres, où elle joue dans la revue *Black Birds* (1934 et 1935) et enregistre avec des musiciens locaux.

De retour aux États-Unis, elle est engagée par Chick Webb, puis participe à la *Grand Terrace Revue* à Chicago, et retourne en Europe où ses excentricités ravissent. Elle se déplace en Mercedes de

couleur orchidée. Son chauffeur, son singe (qui m'a inspiré Skrontch!) et elle-même sont vêtus de la même couleur. Elle parcourt l'Europe de l'Est jusqu'en Union soviétique, revient au *Grand Terrace* de Chicago, où elle épouse Annias Berry, un tap-danser de 19 ans — alors qu'elle en a plus de trente...

On la retrouve à Los Angeles, où elle a une liaison avec Earl Hines, puis en Europe, où la reine Wilhelmina des Pays-Bas lui offre une trompette en or. Mais les nazis assassinent son manager hollandais, qui est juif. Elle s'envole alors pour Copenhague, pensant y être en sécurité. Tous les Américains en sont pourtant déjà partis... Comment expliquer ce manque de lucidité? On a dit que son passeport lui avait été confisqué, pour cause d'usage de stupéfiants...

La voilà donc internée pour dix-huit mois, sa trompette et ses effets confisqués. Lorsqu'enfin libérée, elle parvient à regagner les États-Unis, elle ne pèse plus que 30 kg... Jack Carter, qui d'abord ne la reconnaît pas, lui offre un séjour en sanatorium. Etta, sa mère, est morte pendant sa détention. Valaida devient serveuse dans une station balnéaire, à Catskills. Elle épouse son manager Earle Edwards, se produit à nouveau à l'*Apollo* de Harlem et au *Café Society*. Malgré l'interdiction de son médecin, elle persiste à jouer de la trompette et meurt après un ultime concert, en 1956.

Selon certaines sources, elle aurait été surnommée « Little Louie », son style imitant à la perfection celui d'Armstrong ; elle aurait eu une liaison avec Maurice Chevalier ; elle joua et/ou enregistra avec Count Basie, Willie Lewis, Fletcher Henderson, Bill Coleman, Django Reinhardt... L'orchestre qu'elle dirigeait à Copenhague, avant son arrestation, aurait été entièrement féminin...



À partir de ces quelques éléments biographiques, j'ai donc créé « ma » Valaida Snow, entrecroisant faits avérés et purs produits de mon imagination. Qu'on ne s'y trompe pas : je me permets de grandes libertés avec la chronologie et la fiction l'emporte souvent sur la réalité...

Noire, la neige est donc bien un roman à part entière, une biographie largement romancée, une fiction pseudo-biographique.